

Bibliothèque
des
HISTOIRES

**Le territoire
de l'historien**

II

par

EMMANUEL LE ROY LADURIE

nrf
Éditions Gallimard

STANDARD
REVISIONS

STANDARD

BIBLIOTHÈQUE DES HISTOIRES

EMMANUEL LE ROY LADURIE

Le territoire de l'historien

II

nrf

GALLIMARD

*Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous les pays.*

© Éditions Gallimard, 1978.

L'HISTOIRE IMMOBILE ¹

L'objet du cours que je voudrais présenter cette année au Collège de France, c'est l'économic-société, ou bien l'éco-démographie traditionnelle d'un monde aujourd'hui disparu, tel qu'il a « fonctionné » si l'on peut dire, du xiv^e au xviii^e siècle. En dates plus précises : de 1300-1320 à 1720-1730. Les commodités de la recherche font que ce monde se situe provisoirement pour moi dans l'hexagone qui en cette circonstance est de pure forme. Sans connotations tricolores ni fleurdelisées. Y sont concernées presque en toute époque, mais non sans long hiatus, quinze à vingt millions de personnes. A vrai dire, une étude du même genre pourrait être probablement poursuivie, et le sera peut-être un jour, si elle ne l'est déjà, parmi les nations voisines : Allemagne, Italie, Espagne sans doute. Mais non pas nécessairement îles Britanniques. L'un des paradoxes d'une telle entreprise, c'est en effet que le royaume d'Angleterre, où fut défini pour la première fois et avec quelle pénétrante intuition le *Monde que nous avons perdu*, était probablement de tous les pays occidentaux celui où ce monde était le moins typique et le moins stable.

Les instruments et les méthodes que je me propose d'utiliser pour cette entreprise ne sont pas ceux, bien sûr, qui dériveraient d'une historiographie traditionnelle, même et surtout quand celle-ci se veut confortée par des greffes rajeunissantes. Force est de constater que l'histoire scientifique est quand même beaucoup plus que simples méditations sur le hasard ou sur l'événement, et sur l'intrigue dans le sublunaire. Basées qui plus est sur une négation de la socio-

1. Leçon inaugurale au Collège de France, 30 novembre 1973.

logie. A telles méditations, nous serions réduits en effet si nous couchions l'histoire sur un lit de Procuste, dont les courtes mesures n'auraient pas varié depuis Aristote et Thucydide. Au risque de me faire accuser de scientisme, je plaiderai ici le point de vue du bon sauvage. Dans leur candeur, qui n'est point naïve, beaucoup d'historiens de l'École des *Annales*, parmi lesquels je me rangerai, sont plus férus de Labrousse que de Rickert, et de Goubert que d'Ammien Marcellin. Pour nous, l'étude du hasard ne va pas sans celle de la nécessité, même et surtout quand celle-ci prend le visage d'une régularité ou d'une probabilité statistique.

Il n'est pas question dans cette perspective de nier les rôles novateurs de l'événement, même si celui-ci ne mérite pas la réhabilitation seignobosienne, que voudrait lui décerner depuis cinq ans une historiographie pseudo-révolutionnaire, qui considère comme bourgeoise l'existence même des notes infra-paginales. Mais précisément les meilleures études d'histoire « événementielle », au sens scientifique et non point péjoratif de ce terme, sont celles qui, pour jauger l'impact de tel événement, s'emploient à replacer celui-ci dans son contexte rigoureux vers l'amont et surtout vers l'aval; ceci afin de savoir si oui ou non l'événement ainsi mis en cause *a fait la différence*. Ainsi procèdent les cliométristes américains de l'école de Fogel. Ils cherchent à savoir si tel événement majeur de l'histoire des États-Unis, et par exemple la guerre d'Indépendance, a réellement joué le rôle que lui a prêté l'interprétation généralement admise, dans le domaine de l'histoire économique. Ils postulent donc, selon un schéma d'histoire-fiction, l'absence de l'événement qu'ils interrogent; et puis ils recalculent chronologiquement toutes les chaînes des données d'aval. Le paradoxe de ces recherches sur l'événement, c'est donc qu'elles ramènent leurs auteurs à quantifier, et à utiliser en fin de compte — ô horreur — le bon vieil ordinateur. Dans une telle circonstance, on peut même dire du quantitatif ce que Jean Jaurès disait de la patrie : un peu d'événementiel éloigne de la quantification, mais beaucoup d'événementiel y ramène invinciblement. On sait du reste que, dans le domaine, il est vrai spécialisé, de l'histoire économique, ce genre de mise à l'épreuve n'a pas été favorable aux tenants à tout prix d'une restauration de l'événementiel : la non-occurrence de la Révolution américaine, dans les années 1770, n'aurait pas changé d'un schilling ce qui fut l'un des prétextes de la guerre : à savoir le prix des tabacs, tel que la mère patrie le payait à ses planteurs et colons d'outre-Atlantique. Plus féconde, en un tel sens, serait alors

l'œuvre de Paul Bois; cet historien remonte d'aval en amont, fil à fil et chiffre à chiffre, les grandes tendances de l'histoire économique et politique de son Bocage; au cours de cette démarche régressive de quasi-psychanalyste, notre auteur retrouve, à l'origine du conservatisme de l'Ouest, le *trauma* initial et momentané que fut la chouannerie. Ainsi donc, au point de départ d'une apparente et pesante nécessité, git la mutation. Mais celle-ci, et c'est l'essentiel, est isolée *a posteriori*, et non pas présupposée *a priori*.

Quant à l'histoire strictement événementielle ou immédiate, qu'elle soit cocardière ou barricadière, elle me paraît sacrifier à une demande légitime mais souvent triviale. En une époque où les mass media confondent quelquefois selon le mot de Mac Luhan le message et le massage et dissolvent les logiques du livre et de la réflexion, il est normal que l'*histoire immédiate* retrouve sans effort les procédés d'un récit sans recul, qui s'apparentent à ceux de nos vieilles chroniques médiévales, antérieures à la galaxie de Gutenberg.

Il n'y a pas de raison néanmoins pour qu'une telle démarche, qui témoigne à merveille sur nos mentalités contemporaines, soit tenue, sauf exception talentueuse, pour autre chose que ce qu'elle est en effet : un témoignage, au bon comme au mauvais sens du mot.

Les instruments et les méthodes que nous nous proposons d'utiliser ne sont pas non plus nécessairement ceux qu'une mode exigeante et souvent créatrice voudrait voir adopter par l'historien : du dernier cri du marxisme, nous retiendrons surtout une leçon qui ne s'y trouve guère : à savoir que c'est en première analyse dans l'économie, dans les rapports sociaux, et plus profondément encore dans les faits biologiques, beaucoup plus que dans la lutte des classes, qu'il faut chercher le moteur de l'histoire massive, du moins pendant la période que j'étudie et pour l'échantillon qui m'intéresse. Il est vrai que, s'agissant d'une société « sans moteur », ou d'évolution très lente, dans le cas du monde traditionnel, notre hérésie deviendra plus excusable. Quant à la linguistique dont plusieurs de nos collègues, et principalement des non-linguistes, estimaient qu'elle était dorénavant la petite reine des sciences sociales, nous ne méconnaissons nullement ses apports immenses. Mais ceux-ci se situent, hélas, en deçà de nos spécialités. Malgré tout l'intérêt des études consacrées au vocabulaire, je dois avouer en effet que jusqu'à aujourd'hui, par pure inclination personnelle, je n'ai guère pris le temps de regarder les mots, mais davantage les choses qui sont en deçà des mots. Même et surtout quand ces « choses »

réfractées par les archives sont en partie des représentations collectives, qui, parce qu'elles sont pourvues d'une base de fait, demeurent irréductibles au pur discours. Je pense par exemple à la propriété du sol. Peut-être aussi, puisque nous parlons des mots, ressemblé-je à ces semi-analphabètes du XIX^e siècle qu'aime à décrire Jacques Ozouf : j'ai eu trop de mal à apprendre à compter, pour trouver le temps d'apprendre à lire.

Pour des motifs qui, je le répète, sont de pure spécialité et non de discrimination quelconque ou de dédain, la géologie des couches sous-jacentes me concerne davantage qu'une fascinante géographie du discours, certes nécessaire à toute histoire proprement culturelle. Les pleins et les déliés, les reliefs et les trous du discours, ne devraient faire l'objet dans mes perspectives personnelles que d'une cartographie ou d'une archéologie préliminaire, et préalable aux sondages profonds. Les deux prospections, archéologique et géologique, ressortissant du reste à des techniques de fouille et de décapage qui pourraient devenir très comparables.

L'ethnographie en revanche a été et restera l'une de mes compagnes préférées, mais il faut bien avouer que l'historien, dans la plupart des cas, pratique cette discipline de la façon la plus humble; il s'agit pour nous, fichier en main, d'écouter sans nous lasser les textes surgis des profondeurs du social; tout comme l'ethnographe, en couvrant de notes son carnet, interroge inlassablement les indigènes. Et cependant (dès qu'on passe au niveau supérieur et aux grandes constructions de l'ethnologie, fonctionnalistes ou structuralistes), l'histoire de jadis ou la sociologie d'aujourd'hui se révèle souvent trop mal équipée pour pouvoir appliquer ces vastes théories dans toute leur ampleur; quelques années d'enseignement dans nos Universités ont du reste suffi à me démontrer par la pratique même de mon métier de professeur, dont les finalités maintes fois ont été remises en question, la vanité du fonctionnalisme intégral, cher à Bronislaw Malinowski. Certes, il arrivait de temps à autre au cours de ces années que quelque chose fonctionnât dans nos U.E.R. Mais quand même! Censier n'était pas la Mélanésie. Ni Jussieu les îles Trobriand. Les harmonies malinowskiennes, et quasi préétablies qui valaient pour les atolls de corail, devenaient inadéquates pour les campus en béton, parfois frappées d'anomie, et sans doute aussi pour bien des aspects de notre société d'Occident. On me dira que, si nos universités paraissaient quelquefois privées d'une partie de leurs fonctions, elles n'en conservaient pas moins leurs structures. Ma profession

d'enseignant, qui m'éloignait irrémédiablement du fonctionnalisme, allait-elle me rapprocher du structuralisme? A vrai dire, et de ce point de vue, mon siège était fait depuis belle lurette, et je n'avais besoin, pour un tel rapprochement, d'aucune incitation d'ordre biologique ou personnel; tant j'admire l'efficacité des méthodes structuralistes, telles qu'elles furent investies, et avec quel succès, dans l'étude des règles de parenté ou des mythologies du Nouveau Monde. Hélas, ces méthodes ne sont pas toujours reproductibles ni transposables dans leur intégralité, parmi les divers secteurs de notre passé d'Européens. Nathan Wachtel, parce qu'il travaillait en Amérique du Sud, a pu appliquer les techniques lévi-straussiennes à l'histoire lointaine et parfois récente des sociétés du Pérou, au niveau des mythes, des institutions et des structures familiales. Par contre, dans les groupes humains de notre continent, qu'ils soient traditionnels ou contemporains, les règles du mariage sont, sauf exception passionnante, trop ouvertes et trop anomiques — mis à part la constance d'une certaine endogamie villageoise — pour qu'on puisse utiliser telles quelles les grilles que nous propose l'anthropologie : les ordinateurs eux-mêmes y cassent leurs dents, pourtant fort longues. Du structuralisme en fin de compte, l'historien aura quelque peine à retenir la littéralité d'une technique, relative à l'échange des signes : car, dans l'état actuel des recherches, elle vaut surtout sous d'autres cieux. Il s'appliquera surtout à lui-même la définition globale de la doctrine : celle-ci se présentant, avec simplicité, « *comme une méthode vieille comme le savoir : elle est destinée à appréhender les phénomènes en dehors de leur manifestation consciente, et à systématiser leurs relations et transformations d'ensemble à partir d'un petit nombre de variables* »². Depuis près d'un demi-siècle, de Marc Bloch à Pierre Goubert, les meilleurs historiens français, systématiquement systématiseurs, ont fait du structuralisme en connaissance de cause, ou quelquefois sans le savoir, mais trop souvent sans que ça se sache.

*

Il n'est pas non plus impertinent de noter, dans cette revue des contacts interdisciplinaires, ce que peuvent donner les explorations d'un démographe du passé tel que je voudrais l'être, en direction d'un savoir proprement psychologique.

2. J. P. Enthoven.

Et plus précisément en direction de la psychanalyse. Cette branche de la connaissance est en effet trop proche des préoccupations de l'historien pour que celui-ci puisse s'en désintéresser de façon pure et simple. A vrai dire, sur cette frontière contestée, le bilan de nos entreprises, et par notre faute, est plutôt maigre. Je n'apporterai bien sûr rien de comparable aux riches trouvailles qu'a récoltées Alain Besançon dans le même secteur. A deux reprises pourtant, ma route s'est approchée — très en contrebas — des chemins que balisa voici longtemps Sigmund Freud. Dans mes études sur la limitation des naissances, j'ai été confronté, inévitablement, avec les témoignages qu'a donnés à ce propos le médecin viennois, encore très jeune, pendant les deux dernières décennies du XIX^e siècle. Il se penchait en effet, à l'occasion de ses rencontres avec les malades, sur les débuts du *birth control* parmi les élites de la capitale autrichienne. Et il examinait, dans cette perspective, le traumatisme psychologique qu'infligeaient, croyait-on, aux intéressées les premières pratiques de ce genre. Traumatismes qui s'expliquaient peut-être, si l'on en croyait l'explication jadis en vogue, par le caractère fruste et peu satisfaisant des techniques contraceptives utilisées. Aux yeux du psychologue, le témoignage de Freud sur ces problèmes correspond peut-être à une étape dépassée de la médecine; mais pour l'historien, qui n'est guère gâté en documents de ce type quant aux XVIII^e et XIX^e siècles français, ces textes freudiens, de psychologie démographique, demeurent parmi les plus incisifs dans le maigre corpus que nous possédons.

Par ailleurs, et s'agissant toujours des déviances, l'histoire des religions plébéiennes, en milieu paysan ou citadin, nous a mis en présence des convulsionnaires des Cévennes et de saint Médard, respectivement huguenots et jansénistes. Là aussi, les premiers travaux de Freud et de Breuer sur l'hystérie de convulsion, si démodés qu'ils puissent paraître aux yeux des doctes, nous ont mis sur la piste de quelques hypothèses intéressantes, relatives à l'étiologie sexuelle et culturelle des hystéries convulsionnaires du bon vieux temps.

Dans ces deux cas pourtant, nous en sommes restés au Freud des premières années, *avant* la découverte du complexe d'Œdipe : à l'homme des *Lettres à Fliess*, et des *Études sur l'hystérie*. Nos recherches ne mettent en cause, de façon du reste occasionnelle, que les aspects juvéniles de l'œuvre freudienne. Elles paraîtront donc secondaires, à juste titre, aux yeux des vrais spécialistes. Ces études, somme toute, témoignent sur les limites de notre savoir d'historien, plus

que sur la pertinence même de l'analyse freudienne, quant au développement de notre discipline. Pertinence qu'à vrai dire je me sens incapable de jauger. Je me souviens à ce propos de notre stupéfaction de jadis, lorsque, voici une dizaine d'années, une grande voix venue de la rue d'Ulm nous tirait de notre sommeil antidogmatique de chercheurs d'archives, afin de nous annoncer, en guise de réveil, que *Marx n'avait jamais été jeune*. Eh bien, en ce qui concerne le fondateur de la psychanalyse, de notre point de vue d'historien, c'est tout le contraire. Par suite du caractère spécifique de nos recherches, nous n'avons eu affaire qu'aux œuvres de jeunesse du Maître de Vienne; et pour nous Sigmund Freud n'aura jamais été vieux. Ni même mûr tout simplement.

*

Parvenu à ce point de mon exposé, on me permettra de reprendre un mot de Roland Barthes, initialement appliqué à d'autres corporations : nous formons en effet, nous autres historiens, *l'arrière-garde de l'avant-garde*. Nous laissons aux chercheurs des disciplines les plus sophistiquées le soin d'opérer les reconnaissances dangereuses; c'est à eux qu'il revient, parfois au péril de leur vie, de faire sauter les champs de mines qui s'opposent à la progression générale. Quant à nous, historiens, nous utilisons largement les richesses, qu'ont créées antérieurement les branches déjà consacrées du savoir quantitatif, au titre de la démographie, de l'économie, voire de l'économétrie. Nous pillons sans vergogne — en tâchant, dans la mesure du possible, de restituer au centuple — les ressources de la démographie qui, grâce à nous, est devenue historique; les ressources aussi de l'économie marxiste et ricardo-malthusienne, et de la théorie économique de notre temps; les ressources enfin d'une ethnographie qui de notre point de vue demeure plus assurée de ses démarches qu'elle ne l'est de ses accomplissements. Dans l'abordage de l'objet relativement bien délimité qu'est la société traditionnelle, les modèles biologiques, tels que les a proposés Wynne Edwards, s'avèrent parfois pour nous d'un plus grand secours que ne le sont les ultimes raffinements de la sémiotique, dont nous ne comprenons pas toujours les idiolectes. En même temps, n'étant pas affectés par le prurit d'une modernité au jour le jour, nous avons le sentiment d'être des continuateurs. L'École des *Annales*, après une longue phase intra-utérine, débute comme on le sait, dans les

années 1920, avec Febvre et Bloch. Ernest Labrousse, dès la décennie 1930, lui donne après Simiand sa coloration quantitative. Fernand Braudel, dont j'assume ici la succession, et puis tant d'autres qui enseignent aujourd'hui à Paris, à Rennes, à Toulouse, à Aix-en-Provence, etc., confèrent à ce groupe devenu polycentrique sa permanence officieuse. L'École est à l'image même des sociétés qu'elle étudie : lente. Elle définit sa propre durée dans le long terme de notre siècle. Vieille taupe bien creusant son trou, elle ne délaisse pas volontiers ses galeries souterraines, et elle témoigne d'une assez remarquable indifférence aux phénomènes qui se passent à la surface. Que saignent en effet les coupures épistémologiques, que descendent les jupes jusqu'à la cheville, ou qu'elles remontent jusqu'au-dessus du genou, l'historien des *Annales*, impavide, n'en continuera pas moins d'aligner ses additions. Tant il est vrai que l'histoire, en dépit de tout ce qu'on a pu dire, participe quand même au travail *cumulatif* des sciences exactes : elle est donc à l'écoute du monde tel qu'il va, mais elle ne peut pas se plier d'un an sur l'autre aux décrets impératifs que promulguent les ateliers de la haute couture, ou les grandes surfaces du prêt-à-porter.

De l'impact des méthodes quantitatives, qui révolutionnent la manière d'écrire l'histoire, on peut se faire une idée en lisant le dernier livre de Robert Fogel et de Stanley Engerman, sur l'économie de l'esclavage des Noirs aux États-Unis. On me permettra donc de développer ici brièvement le cas pour nous exemplaire de cet ouvrage. Il est écrit à coups d'enquêtes chiffrées, qui furent menées grâce aux recensements et grâce aux comptabilités des plantations; il est écrit aussi à coups de calculs, qui n'eussent pas été possibles sans l'aide de l'ordinateur; les conclusions du livre n'en paraissent que plus paradoxales et plus scandaleuses. Au point qu'un lecteur superficiel, ou de mauvaise foi, serait tenté de voir dans ce travail une apologie déguisée de l'esclavage. En fait, les deux auteurs, partisans déterminés de la libération *présente* des Noirs, ont abouti d'abord et avant tout à démontrer qu'une des pires périodes pour les ci-devant esclaves avait coïncidé avec l'époque de soi-disant ~~liberté~~ qui commence après 1865. Ils ont conclu également, au terme de leurs longues et patientes études, que le racisme à peine déguisé des abolitionnistes était en fin de compte presque aussi néfaste que l'était la discrimination sans fard, pratiquée par les planteurs avant 1860. Pionniers d'une histoire-fiction de type contrefactuel, Fogel et Engerman n'ont pas hésité à calculer ce qu'aurait été le prix des esclaves en 1880, si la guerre de

Sécession n'avait pas eu lieu (ce prix aurait bien sûr monté). Pêle-mêle, et chiffres en main, les deux auteurs ont prouvé dans ces conditions que l'esclavage nord-américain était un système hautement profitable; il n'était nullement moribond, quoi qu'on en ait dit, dans les années qui précédèrent la guerre civile; il s'avérait même plus efficace que les modes de production des États septentrionaux de l'Union basés sur la liberté du travail; les Noirs asservis du Sud, comme tels, étaient des travailleurs très efficaces, souvent qualifiés, aptes au métier urbain comme à la besogne rustique. Ils menaient une vie familiale normale; celle-ci, dans l'immense majorité des cas, n'était point perturbée par les aliénations pour cause de vente d'hommes. Les conditions matérielles de vie de ces gens (mais non pas, certes, leurs conditions psychologiques d'hommes privés de liberté) étaient équivalentes à celles dont jouissaient les travailleurs blancs de la même région; les taux d'exploitation de la main-d'œuvre par le patronat sudiste n'étaient pas élevés. Le Sud des États-Unis, en 1860, formait un pays et même une quasi-nation *économiquement* avancée, en dépit de son odieux archaïsme quant aux relations humaines. La performance économique, strictement quantifiable, situait en effet le Sud bien avant les pays du continent européen; avant la France, avant la Belgique. Contrairement aux images d'Épinal qui le dépeignent sur presque tous les plans comme moins développé, le vieux Sud de jadis économiquement n'était dépassé que par les deux régions les plus avancées du monde : à savoir l'Angleterre et le Nord des États-Unis. Encore une fois, répétons-le : en effectuant cette périlleuse démonstration, Fogel et Engerman ne se proposent nullement de justifier ou de réhabiliter en quoi que ce soit l'affreux esclavagisme. Ils se bornent à prouver, en toute simplicité, que leurs prédécesseurs n'ont pas fait de la bonne historiographie, dès lors qu'ils se basaient seulement sur le discours que tenaient les pamphlets abolitionnistes — ceux-ci fussent-ils pavés des intentions les meilleures du monde. La leçon vaut pour nous également, historiens économistes d'Europe, jeunes et moins jeunes : si nous n'assimilons pas à la Fogel les éléments de la théorie économique la plus sophistiquée, notre école hexagonale de chercheurs risque de se retrouver un jour en possession d'un capital de savoir qui sera légèrement surévalué.

*

Au terme de ces considérations d'itinéraire, j'en viens à l'objet même de ce cours, autrement dit à une certaine société

traditionnelle et rurale, depuis la fin du Moyen Age jusqu'au début du XVIII^e siècle; le fait est que celle-ci constitue, à beaucoup d'égards, un objet, dont les dimensions chiffrées, en dépit de vastes fluctuations, tendent toujours à revenir vers le strict plafond d'une constance. Je ne prétends certes pas que la « France » des années 1300 ou 1700, dans les limites du quasi-hexagone de l'époque Vauban, forme une unité organique. Cette France-là, d'avant la francisation, n'est qu'une fenêtre ouverte sur le monde, grâce à laquelle il nous est possible de découper un important échantillon d'humanité. Elle contenait 19 à 20 millions d'habitants que nous qualifierons par commodité de « Français » lors des dénombrements de Vauban, disons vers 1700. Or il se trouve que les très nombreuses études nationales et régionales qui gravitent autour de l'État des feux de 1328, confirmées par de multiples monographies provinciales, indiquent ceci : le même pays, dans les mêmes frontières (qui, non existantes encore en 1320, ne constituent pour nous qu'un découpage de commodité), avait au bas mot 17 millions d'âmes vers 1300-1340. Au total, en quatre siècles, de 1300-1340 à 1700-1720, la hausse égale seulement 2 millions de personnes. Qui dit moins! On n'aura jamais été si proche, sauf peut-être pendant les années qui, pour la France, courent de 1865 à 1945, de cette croissance démographique zéro que prêchent désespérément les spécialistes des populations, sans pour autant parvenir à la faire mettre en œuvre. Il est vrai que les moyens, qui du reste n'étaient point délibérés, qu'employait le système français classique pour parvenir ainsi à son auto-stabilisation n'ont rien de bien séduisant pour notre époque (je pense par exemple aux épidémies : elles faisaient effectivement partie d'un écosystème qui regroupe l'homme avec son environnement biologique, bacillaire et prédateur. Le modèle que j'évoque ici en quelques mots est donc éco-démographique et factuel; il ne se veut ni normatif ni attractif).

L'autre série de découvertes qu'effectua récemment l'école historique française concerne la stabilité des techniques rurales et des rendements céréaliers entre la première révolution agricole (celle du Moyen Age : XI^e-XIII^e siècles), et la seconde, tardive, qui prendra place au XIX^e siècle. Sans nous prononcer pour le moment sur le cas un peu ambigu du XVIII^e siècle, constatons en tout cas que la production des subsistances s'opère *grosso modo* selon des normes stables, entre 1300 et 1720, également. Ainsi se révèle un extraordinaire équilibre écologique; il n'excluait pas, en son temps

c'est vrai, tout comme dans le cas de la démographie animale, des bouleversements et des fluctuations négatives, éventuellement monstrueuses, mais toujours momentanées. Cet équilibre général, aussi susceptible de sautes d'humeurs et d'ajustements que l'est celui des économistes, peut se ramener à l'esquisse d'un tableau champêtre : dans les limites du cercle vert des forêts épargnées, qu'avaient élargi les grands défrichements des XI^e-XIII^e siècles, un peuple de paysans pendant douze à treize générations de 1300 à 1700-1720, s'active et se reproduit en fonction d'une enveloppe de possibilités numériques dont les contraintes sont inexorables. Ces contraintes du reste pourront s'atténuer par la suite, après 1720; elles ne s'évanouiront quand même pas de sitôt, puisqu'en 1914 encore, à la veille du conflit, la population active de l'agriculture française demeurera très proche de ses maxima de 1850. Pour m'en tenir à la période cruciale 1320-1720, la quasi-stabilité, dans le long terme, des paramètres démographiques et céréaliers nous fournit l'occasion d'un dialogue avec les tenants à tout prix d'une conceptualisation préalable. Les chiffres ici ne sont pas les serviteurs bougons du concept, lequel serait tout prêt du reste à les congédier, dès lors qu'ils résistent à ses injonctions. Bien au contraire, c'est la problématique qui jaillit de l'évidence même du nombre : elle ramène tout droit aux vieilles notions qui nous parlaient des virtualités d'un état quasi stationnaire.

Cette société écologiquement stable et démographiquement quasi stable ne l'avait pas toujours été au même degré, du moins pendant une phase antérieure. Du XI^e au XIII^e siècle, elle avait connu l'expansion vraie, et de long souffle, élargissant les clairières, gonflant les noyaux humains. L'expansion ainsi mise en cause s'était produite dans un monde de pouvoirs décentralisés, parcellairement manœuvrés par les seigneurs féodaux; en fin de compte, ce vieux monde-là s'était avéré très favorable au développement réellement prodigieux d'une société. Prodigieux en tout cas quand on le compare aux stagnations longues des quatre gros siècles d'après 1300. Du XI^e au XIII^e siècle, ce qui avait été bon pour la féodalité avait été bon aussi pour l'Europe occidentale dans son ensemble; et plus particulièrement pour les populations de ce futur hexagone, qui nous servira de champ d'expérience. C'est seulement après 1300 que la formation de grands États nationaux, engagée bien entendu depuis belle lurette, va finir par créer des risques de guerres mondiales, qui se révéleront comme l'un des freins les plus efficaces à l'expansion : elles contribueront, parmi bien d'autres facteurs,

à casser la croissance, ci-devant gothique et médiévale. Après 1300 en effet, et jusque vers 1720, disons de Philippe le Bel au système de Law, d'une mauvaise inflation jusqu'à une bonne, les temps du développement frais et joyeux sont bien révolus. La société (qui auparavant avait connu la reproduction élargie), et disons plus généralement tout l'écosystème (nature plus agriculture, faune animale et flore bacillaire plus espèce humaine), s'avère désormais capable, dans les limites de notre échantillon géographique et quant au point de vue des humains, de sécréter certains mécanismes d'arrêt (ou de relance) : ceux-ci bloqueront l'essor et griperont la crue; ou bien ils ramèneront la masse humaine globale, périodiquement et non sans à-coups, jusqu'à sa position haute d'équilibre. Cette normalisation met d'abord en cause des forces de freinage exogènes. Cette exogenèse ne vaut du reste qu'en première analyse. Car il serait facile de montrer que ce qui est exogène quant à l'Europe est endogène quant à l'Eurasie; endogène aussi, un peu plus tard, à partir du xvi^e siècle, quant au monde atlantique pris dans son ensemble. Quoi qu'il en soit, à force d'accroître graduellement, depuis le xi^e siècle, ses dimensions démographiques, ses échanges, ses contacts commerciaux, coloniaux, religieux, militaires, la nébuleuse occidentale en état d'essor a fini par rencontrer ou par coudoyer, fût-ce de loin, d'autres nébuleuses. Également massives. Voire expansives. Nébuleuse chinoise à partir du xiii^e siècle. Nébuleuse amérindienne à partir du long xvi^e siècle. Pour m'en tenir au premier de ces deux cas, les zones maudites de l'Asie centrale, grouillantes de rats et de puces pesteuses, sont traversées dès le début du xiv^e siècle par les caravanes de la soie et par les armées mongoles à long rayon d'action, dont les trajectoires se donnent libre cours, grâce à la pacification politique et commerciale du cœur des vieux continents, réalisées sans ménagements par les Gengis-Khanides. Stimulé du même coup par les pérégrinations accrues des porteurs de germes, un marché commun des bacilles et des virus peut donc se créer à l'échelle de l'Eurasie; puis des Atlantiques, européen et américain. Ce marché-là n'a pas cessé jusqu'à nos jours de fonctionner à l'insatisfaction générale. De quoi rendre possible, à une échelle jamais connue avant 1300, les courts-circuits microbiens. Parmi eux, figure en première place la peste noire de 1348, dont les séquelles ne cesseront de hanter la « douce France », jusqu'à l'ultime peste marseillaise de 1720. Figure aussi, au-delà de 1492 ou de 1532, l'immense génocide amérindien, bien pire que nos pestes d'Occident. Il est provoqué

DU MÊME AUTEUR

nrf

LE TERRITOIRE DE L'HISTORIEN, I
MONTAILLOU, VILLAGE OCCITAN DE 1294 A 1324

Chez d'autres éditeurs

HISTOIRE DU LANGUEDOC (P.U.F. collection « Que sais-je? »)
LES PAYSANS DE LANGUEDOC (Mouton; et édition abrégée
chez Flammarion)
HISTOIRE DU CLIMAT DEPUIS L'AN MIL (Flammarion)

BIBLIOTHÈQUE DES HISTOIRES

nrf

Volumes publiés

- RALPH ANDREANO : *La Nouvelle Histoire économique.*
OSKAR ANWEILER : *Les Soviets en Russie.*
JULIO CARO BAROJA : *Les Sorcières et leur monde.*
MICHEL DE CERTEAU, DOMINIQUE JULIA, JACQUES REVEL : *Une politique de la langue. La Révolution française et les patois.*
MICHEL DE CERTEAU : *L'Écriture de l'histoire.*
JOHN CHADWICK : *Le Déchiffrement du linéaire B.*
MARCEL DETIENNE : *Les Jardins d'Adonis.*
GEORGES DUBY : *Guerriers et paysans, VII^e-XII^e siècles.*
GEORGES DUBY : *Le Temps des cathédrales. L'art et la société 980-1420.*
MICHEL FOUCAULT : *Histoire de la folie à l'âge classique.*
MICHEL FOUCAULT : *Surveiller et punir.*
MICHEL FOUCAULT : *Histoire de la sexualité, I.*
GILBERTO FREYER : *Maîtres et esclaves.*
G.E. VON GRUNEBaum : *L'Identité culturelle de l'Islam.*
PHILIPPE JOUTARD : *La Légende des Camisards.*
ANNIE KRIEDEL : *Communismes au miroir français.*
JACQUES LAFAYE : *Quetzalcoatl et Guadalupe.*
DAVID S. LANDES : *L'Europe technicienne.*
JACQUES LE GOFF : *Pour un autre Moyen Age.*
EMMANUEL LE ROY LADURIE : *Le Territoire de l'historien, I.*
EMMANUEL LE ROY LADURIE : *Montaillou, village occitan de 1294 à 1324.*
HENRI MASPERO : *Le Taoïsme et les religions chinoises.*
SANTO MAZZARINO : *La Fin du monde antique. Avatars d'un thème historiographique.*
CLAUDE NICOLET : *Le Métier de citoyen dans la Rome républicaine.*
Ouvrage collectif :
Faire de l'histoire, I : Nouveaux problèmes.